jacques lazure

la mandragore

La Mandragore

Faites-vous une fleur, allez sur le site :
www. soulierediteur.com

Du même auteur
chez le même éditeur

LLDDZ, roman. Prix M. Christie 2002.
Les chasseurs d'éternité, roman, 2003, finaliste au Prix M. Christie, finaliste au Prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois.

Chez d'autres éditeurs :

Le domaine des sans yeux, éditions Québec/Amérique 1989, Prix Québec Wallonie-Bruxelles, 1993.
Pellicules-cités, éd. Québec/Amérique 1992.
Monsieur N'importe Qui, éditions Québec/Amérique, 1993.
Le rêve couleur d'orange, éditions Québec/Amérique, Prix Alvine-Bélisle 1997, Prix M. Christie 1997, Prix Brive-Montréal 1997.

Pour les adultes

La valise rouge, éd. Québec/Amérique, 1987.
Le jardin froissé, éd. L'Hexagone, 2000.
Les oiseaux déguisés, VLB éditeur, 2003.
Objet de guérison, nouvelles, VLB éditeur, 2007.

Jacques Lazure

La Mandragore

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2007
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Lazure, Jacques

La Mandragore

(Collection Graffiti ; 41)
Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-064-0

I. Titre. II. Collection.

PS8573.A995M36 2007 jC843'.54 C2007-940828-1
PS9573.A995M36 2007

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :
Laurine Spehner

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Jacques Lazure
ISBN papier : 978-2-89607-064-0
ISBN PDF : 978-2-89607-417-4
Tous droits réservés

« C'est le Diable qui tient les fils
qui nous remuent. »

Charles Baudelaire
Les Fleurs du Mal

Prologue

La nuit de Noël, alors que j'étais de garde à l'Institut psychiatrique, un clochard agité, en pleine crise de delirium, se présenta aux urgences. Âgé d'au moins quatre-vingts ans, il avait du sang séché sur le visage et sur les mains ; il était escorté de deux policiers qui tentaient vainement de le retenir. Le malade crachait, mordait, frappait à coups de pied et répétait, sur un ton obsessif : « Un demi-sou, je vous la vends seulement un demi-sou… » Pour le calmer, j'ai d'abord essayé de discuter avec lui : que voulait-il me vendre pour un demi-sou ? Son anxiété grandissante l'empêchait de clamer autre chose que cette somme dérisoire, si bien que la communication fut impossible entre nous.

Nous avons été obligés de le sangler à un lit. Avec une forte dose de sédatifs, il a fini par dormir. Les policiers m'ont expliqué l'avoir trouvé dans un terrain de stationnement en train de battre une passante. Le clochard vou-

lait lui vendre une petite bouteille, la dame était prête à la lui acheter pour un dollar et la bagarre avait éclaté parce que le clochard exigeait un demi-sou. Incapable de raisonner l'homme de plus en plus violent, les policiers ont vite compris que cette histoire de fou exigeait une petite visite à l'asile…

Nous avons fouillé ses poches et nous avons découvert une fiole ancienne avec, à l'intérieur, des algues flottant dans un liquide brunâtre. Nous étions très occupés cette nuit-là. Un autre patient agressif, en observation, nous tenait en alerte constamment. De son vrai nom Rajev Bonahar, originaire de l'Inde, il prétendait s'appeler Achard le Deuxième en l'honneur d'un célèbre magicien, Achard de Beaumont. Contrairement à ce dernier qui commandait, paraît-il, une légion de démons, notre patient se contentait de les exorciser. Il avait été condamné pour le meurtre de deux enfants. Il les avait dépecés afin d'extraire de leur ventre des salamandres qui s'y étaient logées, semblait-il, dans le but de servir les bas desseins de Satan. Avant son procès, on nous avait demandé d'évaluer le comportement psychiatrique de Rajev Bonahar. Pour nous, cela ne faisait aucun doute : Achard le Deuxième était fou, complètement fou ; il hallucinait, voyait des diables partout. Les médicaments qu'on lui administrait pour le calmer n'avaient aucun effet sur lui. Isolé

dans une cellule, il fallait toujours être trois personnes pour le soigner tellement il était dangereux. Il brûlait toutes nos énergies et nous empêchait de mieux nous occuper des autres patients.

Vers cinq heures du matin, nous nous sommes rendu compte que le clochard voyait aussi des démons lui apparaître. Il s'est réveillé subitement, s'est mis à crier, à parler avec un personnage invisible qu'il confondait avec une grande bête noire cornue, aux larges ailes. Mais contrairement à Achard, le vieillard a fini par se calmer et par s'asseoir sur le bord de son lit. Je suis allé lui parler. Il disait s'appeler Sylvain Ravine.

— Comme le célèbre peintre ?

— Je suis le célèbre peintre.

— Il est mort depuis quelques mois déjà.

— Non. Il n'est jamais mort. C'est un faux Ravine qu'on a incinéré.

Je n'ai pas voulu le contredire. Pour moi, il était clair que ce clochard avait emprunté la personnalité d'un autre individu. Il avait probablement choisi ce nom parce qu'il l'avait entendu prononcer autour de lui. On parlait justement beaucoup de Ravine ces temps-ci, car le Musée d'Art contemporain avait acquis d'un collectionneur privé européen le plus important tableau du peintre, une fresque intitulée *Fin du monde*. On avait organisé un évé-

nement pour le temps des fêtes, une exposition soulignant « le retour au pays » d'une des plus grandes œuvres de l'art contemporain québécois.

Devant mon silence, le clochard a insisté :

— Je suis le vrai Sylvain Ravine. Vous ne me croyez pas ?

Je ne voulais pas entrer dans son jeu et alimenter sa folie. Je lui ai simplement fait remarquer que le Sylvain Ravine dont j'avais entendu parler, qui avait à peine trente ans lors de son décès, ne pouvait pas paraître aussi âgé advenant qu'il soit encore vivant. À ces mots, le vieil homme s'est étendu dans son lit sans répliquer, l'air accablé et anéanti. Il n'est pas resté calme très longtemps. Il s'est mis à revoir son « diable gardien » comme il l'appelait, une hideuse créature qu'il pointait du doigt au pied de son lit et là, il s'est de nouveau agité. Il a d'abord voulu se lever pour se battre, exécutant de grands moulinets avec ses bras, frappant le vide de ses poings. Nous l'avons tranquillisé du mieux que nous pouvions. Il fallait l'isoler lui aussi. Pendant que nous cherchions une cellule et une camisole de force, Achard le Deuxième, du fond de sa chambrette, s'est mis à hurler :

— ILS CHERCHENT À ENTRER… ENTRE NOËL ET LE JOUR DE L'AN, LES DÉMONS NOUS ENVAHISSENT ! DURANT LA FÊTE

DE LA LUMIÈRE, LES TÉNÈBRES S'OUVRENT ! ILS SONT LÀ ! ILS SONT LÀ !

Nous nous demandions ce qui se passait aux urgences. Il arrive parfois que le comportement d'un patient influence les agissements des autres malades autour de lui et nous commencions à craindre que le clochard ne soit un meurtrier lui aussi. Pourquoi avait-il des traces de sang sur le visage et sur les mains ?

Nos soupçons se sont confirmés dès le lever du jour quand des enquêteurs de la police se sont présentés aux urgences. Ils voulaient interroger le clochard que nous avions reçu durant la nuit. Un homme avait été tué deux heures avant Noël, un gueux qui cohabitait avec d'autres de son espèce, et on pensait que notre clochard pouvait avoir été mêlé à cette affaire. On voulait tirer cela au clair. Notre présumé Sylvain Ravine, isolé depuis peu, n'était pas en mesure de répondre aux questions des enquêteurs puisqu'il ne faisait que répéter ces « demi-sou, un demi-sou et il est à vous… ». De plus, la description du coupable, un sans-abri dans la cinquantaine, ne correspondait pas au clochard âgé hébergé aux urgences.

Ce patient demeurait malgré tout une énigme. Chaque fois que je parvenais à lui parler, il me disait calmement qu'il était bien le célèbre peintre Sylvain Ravine. N'ayant pas d'autre nom pour le désigner, je l'ai donc appelé

ainsi. Quand je l'ai revu, le soir de Noël, il avait été lavé, rasé, peigné, et c'est vrai que ses traits, même vieillis, ressemblaient à ceux du peintre que j'avais entrevu à la télé plus d'un an auparavant.

Sylvain Ravine avait toujours ses crises où il se débattait contre un démon invisible. Il criait toujours qu'il voulait vendre sa fiole pour un demi-sou. Dans ses moments d'accalmie, pourtant, il faisait preuve d'une lucidité déconcertante. Il débitait à qui voulait l'entendre ce qui lui était arrivé. Sauf qu'à l'Institut, le personnel infirmier, pressé, débordé, n'avait pas le temps de s'asseoir longtemps pour discuter avec lui. De plus, son comportement imprévisible en déroutait plus d'un : il pouvait vous narrer comment il était devenu ce lambeau humain et, tout à coup, après dix, quinze, vingt minutes de soliloque, se transformer à la manière d'un docteur Jekill et hurler à la possession démoniaque. Le Mister Hyde qu'il était devenu menaçait alors son interlocuteur, le forçant à trouver le demi-sou requis pour l'achat de sa fiole.

Son cas m'intéressait. Comme Sylvain Ravine me suppliait de l'écouter, j'ai décidé d'en faire mon patient et de le traiter. À partir du lendemain de Noël et jusqu'à la veille du jour de l'an, je l'ai vu quotidiennement. Je m'en suis fait peu à peu un allié. Ce qu'il m'a

dit était tellement étrange, tellement différent des autres confessions de malades psychiatriques que j'ai souvent entendues, que j'ai décidé d'enregistrer son témoignage à son insu. M'a-t-il conté n'importe quoi ? M'a-t-il inventé de toutes pièces une autre vie que la sienne ? Je l'ai cru, cherchant à analyser ce délire verbal. Car Sylvain Ravine débordait d'imagination, truffait son histoire de détails précis, de dialogues complets et de commentaires pertinents. Si, entre deux confidences, son obsession de vendre à tout prix la fiole lui reprenait, si sa peur du Malin le terrassait soudainement, il se rappelait peu après le fil de son récit et il poursuivait sa narration comme si rien ne s'était passé.

Son histoire ressemblait à un roman. À tel point que j'ai décidé de la transcrire, au fur et à mesure qu'elle m'était débitée, la divisant en trois parties composées de plusieurs chapitres. J'espérais ainsi mieux comprendre mon patient pour mieux le guérir.

Voici donc l'histoire de Sylvain Ravine telle qu'elle m'a été racontée.

Première partie

Atopa Mandragora
(La Mandragore)

1

Dans lequel on nous parle des habitudes peu reluisantes de Sylvain Ravine

Avant sa vie de clochard, Sylvain Ravine se définissait lui-même comme un être doué d'un certain charme. Beau gosse, il avait eu une enfance banale, typique des jeunes nés au milieu des années soixante-dix : ses parents, appartenant à la classe moyenne, travaillaient tous les deux. Sa mère enseignait dans une école secondaire et son père était fonctionnaire dans un quelconque ministère canadien. Enfant unique, Sylvain subit, à l'âge de cinq ans, le divorce de ses parents. Mais cet événement ne sembla pas l'avoir traumatisé ni, du reste, marqué ses souvenirs de jeunesse. Comme il voulait me parler d'homme à homme et non de patient à psychiatre, il m'épargna les classiques retours en arrière qui, selon lui, n'apportaient rien à son histoire.

S'il avait une grande qualité, l'intelligence, il était aussi rongé par un défaut encore plus grand : la paresse. Sylvain Ravine ne voulait

rien foutre de sa vie. Curieusement, il rêvait pourtant de devenir riche. Durant son adolescence, il avait envié les gens riches et célèbres de la télévision, ceux qui ont une vie passionnante, ces hommes toujours accompagnés de belles femmes en maillot de bain autour de leurs piscines, qui habitaient dans des châteaux hollywoodiens aux pelouses plus vertes qu'un terrain de golf. Mais comment faire fortune quand on n'a pas l'idée de lever le petit doigt ?

Deux solutions s'offraient à notre héros : devenir malhonnête ou acheter des billets de loterie. Il opta naturellement pour le premier choix et ce, dès le début de ses études secondaires. Il était prêt à tout : vendre de la drogue, cambrioler une banque, fréquenter la mafia et les gangs de motards. Mais autour de lui, même à la polyvalente qu'il fréquentait, il n'y avait que d'honnêtes gens, ce qui, on en conviendra, paraissait exceptionnel. Sylvain n'était entouré que de citoyens au-dessus de tout soupçon, autant du côté de sa famille que de ses amis ou d'autres relations. Il y avait toujours quelqu'un pour le remettre sur le droit chemin, pour le conseiller habilement ou pour le dénoncer avant qu'il n'utilise telle ou telle méthode peu recommandée pour s'enrichir. S'il est vrai qu'une bonne graine dans un champ de mauvaise récolte ne produira rien, il semble aussi vrai, si on se fie à l'expérience

de Ravine, qu'une mauvaise graine ne contaminera jamais une excellente récolte. Et l'excellente récolte étouffait littéralement ses ambitions, ne lui laissant que le deuxième choix, la loterie, pour alimenter son rêve.

En attendant de s'enrichir, et n'ayant qu'une chance de gagner sur plusieurs millions à chaque tirage, il fallait bien occuper son temps. Encore là, deux choix se présentèrent à Sylvain : travailler ou étudier. Les études paraissaient mieux convenir à son tempérament. Ce n'était pas trop exigeant et ça lui permettait de vivre plus longtemps aux crochets de sa mère, qui avait essayé en vain de motiver ce fils paresseux.

J'ai oublié de mentionner que notre jeune homme possédait un certain talent pour le dessin, que nous aurions pu appeler « passion », si ce terme avait fait partie de son vocabulaire ou correspondu à quelques traits de sa personnalité. Il s'inscrivit donc en Arts plastiques, à l'université, après s'être renseigné sur l'argent qu'on y brassait dans les galeries, au cœur du marché lucratif des tableaux et des sculptures modernes. Il espérait y rencontrer des professeurs peu scrupuleux, des faussaires envieux déguisés en étudiants et quelques agents d'artistes à l'affût de combines alléchantes.

Il y resta deux ans, jusqu'à l'âge d'environ vingt ans. Durant cette période, il se dis-

puta avec sa mère, claqua la porte de chez elle pour s'installer dans un petit logement sur la rue Saint-André, à quelques pas de la Place Roy où se trouve la sculpture de Goulet intitulée *Les Leçons singulières*. Il adorait cette œuvre qui convenait parfaitement à un quartier comme celui-là, à la fois intime et fréquenté ; ces chaises en bronze, à la fois en ordre et en désordre, à la fois familières et énigmatiques, à la fois occupées et inoccupées, ces objets disparates qui stimulaient l'imaginaire.

Il paya ses études et son loyer en travaillant dans une librairie d'occasion située dans le même quartier. Le milieu universitaire était, encore là, assez honnête, beaucoup trop en tout cas pour la cupidité de Sylvain. Les professeurs avaient tellement à cœur la réussite de leurs étudiants que si l'un d'eux manifestait une faiblesse, une démotivation, si on remarquait qu'il n'était pas à sa place au département et qu'il y perdait son temps, on l'envoyait consulter le directeur ; ce dernier se faisait un devoir de conseiller à ce cancre d'abandonner l'art et de s'orienter vers une autre discipline. Dans le domaine artistique, quand il s'agissait de créer, il y avait beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Inévitablement, Sylvain Ravine fut convoqué au bureau du directeur, l'artiste très connu Roberto Clementi. Ce dernier était d'origine italienne et ses abstractions colorées, sem-

blables à des vitraux de cathédrale, avaient suscité un certain intérêt dans les années 80. Depuis, il assoyait sa réputation sur cette gloire éphémère qui ne lui avait pas rapporté de quoi exercer son métier librement, puisqu'il avait convoité un poste de professeur à l'université, avant de gravir les échelons jusqu'au siège de directeur. Encore respecté du milieu artistique même s'il ne peignait plus que trois ou quatre toiles par année, toujours obsédé par la couleur, Clementi ressemblait à un être halluciné, yeux écarquillés à la Dali, gestes amples tenant presque de la mise en scène. Malgré ses allures de surréaliste attardé, on aurait dit que l'art s'était pour lui arrêté à la Renaissance ; son enseignement portait d'ailleurs exclusivement sur cette période importante.

Clementi n'y alla pas par quatre chemins avec Ravine : l'étudiant n'avait pas la vocation, c'était évident, il ne possédait pas la flamme intérieure qui pousse l'artiste à consumer son talent. Ses travaux étaient passables, sans plus : dessins, aquarelles, sculptures révélaient bien « quelque chose », mais ce « quelque chose », mal circonscrit, restait toujours imprécis, inachevé. Le directeur multiplia les mimiques pour dire, sur un ton didactique, ce que Sylvain Ravine avait compris depuis longtemps : il était un élève paresseux qui n'arriverait jamais à rien en arts plastiques.

Depuis son entrée à l'université, notre apprenti artiste s'était préparé à cette rencontre. Il savait donc comment réagir. À force de côtoyer des créateurs ratés et des professeurs imbus de leur art, il avait appris que ces derniers moussaient très souvent leur ego sur le dos des rêves estudiantins. Il se montra d'abord découragé par le verdict du professeur, puis le louangea, affirmant qu'il lui vouait une grande admiration. Il aurait tant voulu être reconnu comme lui…

Clementi n'était pas dupe du jeu de Ravine qui excellait dans l'art de flatter son interlocuteur. Il fut cependant touché lorsque l'étudiant vanta l'effet apaisant des couleurs de ses tableaux. Ce qui surprit davantage le directeur, c'était la vaste connaissance artistique de ce jeune inculte qu'il avait jugé trop vite. Au fil de la conversation, Sylvain Ravine se révéla d'une grande érudition. Il discuta de la technique pratiquée par Clementi dans ses toiles les plus célèbres, y alla de quelques commentaires élogieux, sans trop exagérer, pour, à la fin, conclure qu'il apprendrait beaucoup mieux aux côtés d'un maître comme lui que sur les bancs d'une institution académique. Ensuite, il se fit humble : comment un élève aussi malhabile que lui pouvait-il prétendre apprendre d'une sommité artistique comme le grand Roberto ?

Le professeur soupesa un moment la question puis, réalisant qu'il manquait toujours de temps pour ses créations personnelles, avoua que l'idée de Ravine n'était pas si mauvaise. Pourquoi ne pas prendre un apprenti dans son atelier ? Le fait de vivre une relation de maître à élève comme cela existait du temps de Michel-Ange et de Raphaël ne lui déplaisait pas. Il demanda à Sylvain s'il était prêt à travailler pour lui. Notre héros n'attendait que cette proposition. Comme il voulait uniquement réussir ses cours d'arts plastiques à l'université sans avoir à faire trop d'efforts, il négocia une entente : il travaillerait pour Clementi sans être payé, en échange de quoi le directeur s'engageait à lui faire passer son baccalauréat. Le maître accepta sans même se montrer indigné.

2

Dans lequel la cupidité de Sylvain Ravine s'accroît dangereusement

Selon Sylvain Ravine, l'atelier de Roberto Clementi ressemblait à un laboratoire. Au milieu d'un vaste loft, une table supportait une vingtaine de fioles remplies de liquides colorés ainsi que des carafes contenant des huiles et de l'eau distillée. Un mortier et un pilon de porcelaine trônaient tout près. Des livres ouverts, pour la plupart très anciens, laissaient supposer qu'ils renfermaient des recettes utilisées par le peintre pour créer des teintures aux couleurs chatoyantes. Plusieurs marques de pinceau, sur du papier brouillon, semblaient confirmer cette hypothèse.

Près des larges fenêtres qui donnaient sur le ciel, se trouvait un chevalet où l'artiste étalait, à la lumière, une toile en chantier. Ce qui fascina notre élève, la première fois qu'il mit les pieds dans ce lieu, fut l'énorme prisme de cristal installé dans l'une des baies vitrées. Quand le soleil y pénétrait, tôt le matin, les

rayons se décomposaient, créant dans l'atelier un arc-en-ciel d'une beauté apaisante. Les couleurs ainsi divisées entre plafond et plancher recouvraient tous les objets, accentuant chacun de leurs contours d'une chaude clarté. Comme la pièce occupait tout le sixième étage d'un vieil édifice de l'est de la ville, on aurait dit que le soleil embrassait tout l'univers de Clementi d'un long baiser multicolore. Maître Clementi lui expliqua qu'il utilisait ces effets naturels du soleil pour les reproduire sur ses toiles ; le prisme lui servait de modèle dans ses recherches de couleurs pures, parfaites. Ses expériences semblaient porter fruit à en juger par les ébauches, aux tons vifs et variés, épinglées sur les murs. Sylvain Ravine fut impressionné par ces toiles bariolées. S'étant renseigné sur la « cote » encore haute de Clementi sur le marché de l'Art, il était persuadé de pouvoir tirer grand profit de ces croquis inachevés.

Au début, les tâches de Sylvain se limitaient à nettoyer l'atelier, balayer le plancher, rincer les pinceaux, brosser les toiles vierges avant de les déposer sur le chevalet, bref accomplir tout ce qui répugnait au directeur. De plus, Roberto Clementi se réservait des périodes pour enseigner les rudiments de son art à l'élève Ravine ; il prenait son rôle de maître très au sérieux. Comme il n'était pas payé, Sylvain devait continuer à travailler à la librairie

d'occasion, ce qui compliquait ses planifications hebdomadaires. Après trois semaines d'un horaire sans répit, il se rendit compte qu'il travaillait cinq fois plus que s'il était resté étudiant à l'université. Heureusement, la présence d'un apprenti avait titillé la créativité du grand peintre, qui multipliait les esquisses ; Sylvain y voyait des « investissements » le jour où il se déciderait à les chiper et à les vendre.

Il s'y employa d'ailleurs plus vite que prévu. Deux mois plus tard, il jouait toujours les concierges dans l'atelier, et il se demanda pourquoi il avait fait cette proposition ridicule, pourquoi il tenait tant à terminer son baccalauréat en arts plastiques. Il aurait été plus simple de tout laisser tomber et de demeurer dans les livres usagés, même s'il n'y avait pas beaucoup d'avenir dans ce secteur. Que comptait-il faire après, quand il serait reconnu « artiste », lui qui n'avait aucun talent ? Prouver qu'on pouvait arriver à quelque chose sans la moindre parcelle de génie artistique ?

Il se remettait trop en question et cela l'agaçait. Il décida d'agir. Un soir qu'il était seul dans l'atelier, il vola trois croquis qu'il jugea les plus beaux. Le père d'un de ses amis universitaires travaillait dans un musée et connaissait très bien la valeur d'un tableau. Il examina attentivement les trois ébauches, reconnut qu'elles étaient très belles, mais ne valaient

rien, selon lui, parce qu'elles étaient inachevées.

— Une œuvre inachevée a quand même de la valeur, si elle est signée Clementi…

— Quand un artiste est mort, oui, mais quand il est encore vivant, non. Pour l'instant, ces toiles sont des études, des essais. Revenez me voir quand elles seront des œuvres et on les exposera.

Pendant un court moment, Sylvain Ravine voulut assassiner Clementi, question d'augmenter la cote de ses esquisses sur le marché artistique, mais il reconnut que cette solution était un peu trop drastique. Il se contenta de pousser son maître à créer d'autres œuvres plutôt que de se contenter d'ébauches sans valeur. Le directeur lui répliqua qu'il y avait un temps pour créer et un temps pour essayer, tenter des expériences. Présentement, il vivait une période de tâtonnements nécessaires à sa fibre créatrice.

Sylvain ne pouvait attendre plus longtemps. Il avoua posséder une « fibre créatrice » lui aussi, qui se fanait peu à peu dans des tâches domestiques indignes de sa personne. Clementi comprit que son élève avait franchi une étape ; dès lors, le travail dans l'atelier se diversifia : Sylvain fut appelé à fabriquer des couleurs pour la palette du maître. Les teintes à reproduire, semblables à celles du prisme, exigeaient

des couleurs naturelles. Pour ce faire, l'artiste broyait une grande quantité de pétales de fleurs selon une technique acquise des apothicaires italiens de la Renaissance. Le directeur écrasait donc, dans son mortier, des tulipes, des violettes, des roses, mais aussi d'autres plantes aux noms bizarres et aux odeurs douteuses qui ajoutaient une touche de mystère à sa création artistique. Il mélangeait ensuite ces résidus à une poudre grisâtre, puis il diluait le tout dans de l'eau et de l'huile. Le résultat, une pâte lisse facile à étendre, d'un bleu, d'un rouge, d'un vert ou d'un jaune éclatant, suscita aussitôt un vif intérêt chez Sylvain. À n'en pas douter, la poudre opérait ce miracle. Il demanda à son maître si ce produit magique existait chez les marchands d'art. Clementi lui révéla que c'était une recette originale qu'il était le seul à utiliser. La cupidité de notre héros s'aiguisa aussitôt : cette poudre possédait un immense potentiel commercial. Il imaginait déjà les étudiants en art, les artistes, mêler cet ingrédient à des couleurs fades pour obtenir un résultat étonnant. Sachant le prix exorbitant des aquarelles et des huiles de qualité pour les artistes toujours fauchés, ce produit vendu à un prix raisonnable pouvait révolutionner le milieu des arts.

Sylvain n'avait qu'à épier son Maître pour connaître les ingrédients de la poudre et la

façon de la préparer. Il comprit vite que le peintre ne possédait pas la recette de cette poudre ; elle lui arrivait toute préparée, prête à être mélangée. Il ne savait probablement pas avec quels ingrédients elle était composée.

Le mystère s'accentua le jour où Clementi envoya Ravine acheter cette poudre. Roberto prétendait que celui qui la fabriquait était un apothicaire. Un apothicaire ? Sylvain n'avait jamais entendu parler d'un tel métier. De plus, l'apothicaire en question se nommait simplement Butor. S'agissait-il d'un prénom ou d'un nom de famille ? Aux oreilles de Sylvain, Butor évoquait plutôt un nom de chien, un bouledogue pour être franc, et cela était loin de le rassurer.

Ce Butor habitait Montréal, sur la rue Saint-Christophe, entre les rues Maisonneuve et Ontario, non loin de la sortie du métro Berri-UQAM. À l'adresse exacte se dressait un gros bâtiment de briques qui grugeait un petit coin de verdure qu'on osait appeler parc, où des vieillards fatigués, avachis sur des bancs, regardaient des bambins criards s'amuser autour des balançoires. L'endroit ressemblait si peu à une maison habitée que Sylvain crut s'être trompé d'adresse. En fait, il s'agissait d'une vieille école désaffectée qui avait probablement été prise d'assaut par des organismes communautaires avant d'être squattée par des jeu-

nes sans logis. Au moment où notre héros s'apprêtait à rebrousser chemin, il aperçut, sur une clôture de fer, un écriteau avec une flèche indiquant la cour d'école. Intrigué, Ravine poussa la grille et s'engagea vers le terrain abandonné.

Sur le côté du bâtiment, une porte entrebâillée l'incita à entrer. Un escalier menait au deuxième étage. En haut, une seconde flèche ciblait le fond du corridor. Sylvain se dirigea jusqu'au bout. Sur le seuil d'une pièce sombre, il remarqua un divan, un tapis, une bibliothèque débordant de livres. L'endroit paraissait habité. Le jeune homme s'avança au milieu de ce qui ressemblait à un vestibule. Il voulut tout de suite s'annoncer, demander s'il y avait quelqu'un. Mais ses yeux se posèrent sur le rayonnage de livres : en un instant, quand il vit ces reliures d'une autre époque garnies de tranchefiles et de nerfs bombés, il comprit qu'il pourrait tirer une bonne somme d'argent en vendant quelques-uns de ces volumes.

J'ouvre ici une parenthèse. Le propriétaire de la librairie d'occasion où Sylvain Ravine travaillait s'intéressait de façon maniaque aux livres anciens. Il prétendait que des collectionneurs mettaient le prix pour acquérir des écrits d'une autre époque. Ces bouquins croupissaient dans le grenier des presbytères, sur les étagères des archives gouvernementales, dans les marchés aux puces et dans les sous-sols des

bibliothèques municipales. Il suffisait de chercher pour trouver. Il avait montré à Ravine comment reconnaître ces trésors d'un simple coup d'œil : ornementation audacieuse, épaisseur du cuir, jaunissement des pages intérieures, autant d'indices que notre héros mettait maintenant à profit malgré l'obscurité du lieu. La richesse était à la portée de sa main, qu'il promena sur le dos des livres. Il devait voler les plus petits, ceux qu'il pourrait glisser au fond de sa poche. Après une inspection minutieuse et rapide, il sélectionna trois ouvrages qu'il dissimula à l'intérieur de son veston.

Ensuite, traversant le vestibule, il s'annonça en se raclant la gorge. Il franchit l'arche d'une entrée derrière laquelle s'étendait un corridor un peu plus éclairé. Une silhouette apparut et lui demanda s'il était l'apprenti de maître Clementi. Sylvain acquiesça d'un signe de tête et la silhouette lui dit d'avancer. Son visage prit peu à peu les traits d'un vieil homme ridé à demi chauve, dont les lunettes rondes, à cheval sur son nez, intensifiaient son regard soupçonneux. Il n'y avait pas de chien dans ce Butor, comme l'avait imaginé Ravine, mais plutôt de la fouine. Ses yeux brillants, inquisiteurs, ressemblaient à des billes de collection. L'homme devait avoir au moins quatre-vingts ans. Il toussait comme un vieux moteur de bagnole et, à chaque quinte, ses épaules se voûtaient davan-

tage, à croire que la carrosserie allait lâcher, elle aussi. Sylvain se demanda si ce débris n'allait pas lui crever entre les bras. Il le salua pourtant poliment, s'assura qu'il avait bien devant lui le dénommé monsieur Butor, comme Roberto lui avait recommandé de dire. Ensuite, il suivit le pas chancelant de ce drôle d'apothicaire qui l'entraîna jusqu'au bout du corridor.

Là, le contraste était saisissant. Une lumière vive, provenant des multiples fenêtres du plafond et des murs, emplissait toute cette chambre. Sylvain Ravine se retrouva dans une serre, entouré de végétation abondante. Des plantes poussaient partout, dans des bacs remplis de terre, dans des pots, dans des jardinières suspendues. Certaines ressemblaient à de petits arbres aux troncs noueux, d'autres grimpaient le long des vitres en pointant leurs larges feuilles au soleil. Au milieu, sur un établi, des fleurs aux tiges raides séchaient, étendues comme des cadavres.

Ravine mit quelques secondes à s'habituer à cette clarté. Il éprouva une sorte de vertige quand Butor s'approcha de lui pour lui remettre une fiole contenant la poudre grise. Il ramena ses bras contre son veston. L'octogénaire était si près de lui qu'il risquait d'apercevoir les bijoux littéraires dérobés dans sa propre bibliothèque. Sylvain n'osa pas faire un geste et Butor, surpris par cette attitude, lui demanda :

— Roberto a-t-il besoin d'autre chose ?

Tendu, notre héros secoua la tête et tourna les talons. Le vieillard l'accompagna en toussotant jusqu'au vestibule. Au moment où Sylvain salua son hôte pour retourner dans la rue, Butor lui recommanda d'attendre un peu. Il se mit rapidement à lui tâter le veston tout en le dévisageant d'un air provocateur. Ravine, dénoncé, voulut fuir, honteux, mais l'autre lui plaqua les épaules sur le mur, près de la bibliothèque. Malgré son âge, le vieillard avait une poigne solide. Avec sa main gauche, il fouilla les poches de Sylvain, en soutira les livres qu'il examina d'un œil furtif avant de les laisser tomber par terre.

— Tu n'obtiendras rien avec ces vieux bouquins. Pas même de l'argent de poche.

Puis, lâchant le jeune homme, il sortit un autre livre du rayonnage de sa bibliothèque.

— Clementi ne te paie pas assez ? Prends celui-là… Il fera ta fortune.

Sans laisser à Sylvain le temps de réagir, il lui fourra une plaquette jaunâtre dans les poches, le retourna face au corridor et le poussa à l'extérieur, lui signifiant ainsi qu'il l'avait assez vu.

3

Dans lequel Sylvain Ravine apprend ce qu'est la mandragore

Évidemment, Butor lui avait menti : le livre ne valait rien. Sa couverture en papier délavé, ses feuilles à moitié détachées, son petit format, ses marges mal alignées, son travail d'édition peu soigné, en faisaient un bouquin bon marché qu'aucun antiquaire ne lui achèterait. De plus, son contenu n'intéresserait personne. Intitulé *Manuel pratique de la Mandragore*, il renfermait différents articles scientifiques pour férus de botanique. On y parlait d'une plante spéciale, la mandragore, ainsi appelée *Atopa Mandragora* qui avait, depuis des siècles, la pire des réputations : des sorciers et des jeteurs de sorts se servaient de ses baies pour préparer des narcotiques et des philtres d'amour. On estimait que ses racines rendaient invisibles. C'était une herbe magique par excellence… Des schémas de plantes, maladroitement dessinés, parsemaient ce recueil. Sylvain fut attiré par l'un d'eux, repré-

sentant une fleur violacée aux feuilles vertes dont la racine fourchue prenait la forme d'un corps humain avec sa tête, sa poitrine et ses jambes. Le texte qui l'accompagnait, par contre, semblait illisible : il décrivait les propriétés pharmacologiques de la mandragore, ses pouvoirs anesthésiants et aphrodisiaques. Ravine s'apprêtait à fermer le bouquin lorsque, par pur réflexe, il le feuilleta jusqu'à la fin. Il constata qu'il y manquait des pages, mais un passage, souligné au crayon rouge, attira son attention : « *La Mandragore ou Main de gloire, comme on l'appelait encore au XVIII e siècle, était réputée rendre le double de ce qu'elle avait reçu : deux écus d'or pour un écu, deux écuelles de grain pour une écuelle. Elle pouvait donc VOUS RENDRE RICHE !* »

Évidemment, de tels mots ne pouvaient qu'éveiller l'attention de Sylvain Ravine. Intrigué, il se mit à lire le bouquin en entier. Hormis les passages scientifiques, tous les autres chapitres, notamment l'historique de la plante, sa mythologie, les croyances concernant ses pouvoirs, l'intéressèrent vivement. Il apprit ainsi que la première mandragore était née au Paradis terrestre, tout près de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal où Adam et Ève avaient péché à cause d'une pomme. Encore aujourd'hui, prétendait-on, si on suivait la trajectoire de toutes les mandragores existant quel-

que part dans les forêts de la planète, on retrouverait l'Éden, le Paradis perdu de nos ancêtres bibliques… Si cette révélation amusa Sylvain, la suivante le fit carrément rire : le texte mentionnait, avec le plus grand sérieux du monde, que la mandragore magique était le chaînon manquant entre le Végétal et l'Animal, la plante et l'être humain… Et pour donner un peu de crédit à cette affirmation, on citait un grand occultiste du XIXe siècle, un certain Eliphas Lévi :

« Il est certain que l'homme est sorti du limon de la terre ; il a donc dû s'y former, en première ébauche, sous la forme d'une racine. Les analogies de la nature exigent absolument qu'on admette cette notion, au moins comme une possibilité. Les premiers hommes auraient donc été une famille de gigantesques mandragores sensitives que le soleil aurait animées et qui, d'elles-mêmes, se seraient détachées de la terre…»

Ce qui expliquerait la forme vaguement humaine de la racine de mandragore. Si donc cette plante, presque d'origine divine, était devenue humaine, il fallait bien qu'elle fût « pervertie » par une autre force, plus… diabolique. Le texte mentionnait plus loin que, selon d'autres légendes, Satan lui-même avait dérobé la mandragore du Paradis pour la transplanter aux Enfers, lui attribuant, lors de ce transfert, des propriétés magiques qu'elle n'avait

pas à l'origine : devenir invisible, détecter des trésors enfouis, protéger les voleurs, rendre riche quiconque la possédait. Même si seul ce dernier thème intéressait Sylvain, il comprit vite que ce recueil, rempli de sottises d'une autre époque, ne lui serait d'aucune utilité. Il poursuivit quand même sa lecture.

Depuis le début du texte, on rappelait sans cesse que la mandragore avait un puissant pouvoir à ne pas mettre entre toutes les mains, qu'il fallait d'infimes précautions pour la cueillir ; notre héros était curieux de savoir par quels moyens on pouvait cultiver cette herbe magique. Malheureusement, tout le chapitre consacré à la cueillette, une cinquantaine de pages, si on se fiait au vide laissé entre les chiffres 69 et 121, avait été arraché. Il ne restait que le titre du chapitre ainsi que quelques lignes d'introduction. Sylvain Ravine en fut déçu, réalisant qu'il serait incapable de revendre ce bouquin puisque l'un des aspects les plus intéressants du livre avait été enlevé. Il le mit de côté, se promettant de le jeter, et essaya de ne plus y penser.

Il n'y parvint pas. Durant deux jours, il ne réussit pas à se concentrer. Toutes ses pensées convergeaient vers le *Manuel pratique de la Mandragore.* Des questions tournaient constamment dans sa tête comme une obsession : Pourquoi Butor lui avait-il donné ce livre ?

Pourquoi avait-il dit qu'il ferait sa fortune ? Et puis, qui était donc ce Butor ? Un simple apothicaire ou un magicien ? Ne vendait-il pas une poudre étrange qui avait le pouvoir de transformer de simples feuilles écrasées en une pâte colorée ? Et si c'était la mandragore qui lui procurait ce pouvoir ? Se pouvait-il que ce Butor ait, en sa possession, l'herbe magique et qu'il s'en serve pour fabriquer sa poudre ? Si c'était le cas, s'il était riche, pourquoi habitait-il un endroit si peu fréquentable ? Le fait que Butor ait arraché tout le chapitre sur la cueillette prouvait, hors de tout doute, qu'il avait utilisé ces feuillets à ses propres fins… Non… Tout cela n'était peut-être que de la frime après tout. Une mise en scène pour se moquer de lui… Comment, au XXe siècle, pouvait-on encore croire aux vertus d'une plante qu'on disait appartenir à la fois à Dieu et à Satan ? Ridicule…

Mais malgré tout ce beau raisonnement, Sylvain devenait de plus en plus obsédé par le manuel. Pendant une semaine, il demeura figé dans son lit, la nuit, le regard braqué vers le plafond, incapable de dormir, se répétant sans cesse : *« Pourquoi Butor m'a-t-il DONNÉ ce livre ? »* Au travail, il fouillait les bouquins sur les étagères de la librairie, espérant trouver de la documentation sur les mandragores. À l'atelier de Clementi, il n'arrivait plus à se concentrer sur ses activités, et quand il interrogeait le

peintre sur l'énigmatique personnage qu'était Butor, quand il cherchait à connaître son VRAI nom, sa VRAIE profession, ses VRAIES raisons qui le poussaient à vivre dans un lieu aussi étrange, il ne recevait de son Maître qu'un haussement d'épaules. De jour en jour souffrant d'insomnie, Ravine s'épuisait. Un matin, alors qu'il harcelait de nouveau le directeur pour qu'il lui parle de Butor, il reçut une réponse tranchée :

—Si tu tiens tant à connaître cet homme, va le voir et pose-lui toi-même tes questions.

La réplique eut l'effet d'une révélation. Pour se débarrasser une fois pour toutes de sa lubie, il n'y avait pas d'autre solution.

4

Dans lequel, chez Butor, Sylvain Ravine a des surprises

Il se rendit donc à la vieille école, rue Saint-Christophe. Avant de monter l'escalier, Sylvain Ravine repensa à la tentative de vol qu'il avait effectuée dans la bibliothèque de Butor et il ressentit un malaise. Le vieil homme lui interdirait-il, dorénavant, l'accès à sa boutique ? Que devait-il lui dire en le voyant ? Qu'il voulait connaître davantage ses étranges travaux de recherche, notamment les ingrédients de cette poudre grise qu'il vendait à Clementi ? Il opta plutôt pour la sincérité. Il lui parlerait du *Manuel pratique de la Mandragore* en lui demandant pour quelles raisons au juste il lui avait donné ce livre inutile.

Convaincu de ses bonnes intentions, Sylvain gravit les marches jusqu'au deuxième étage et constata, au bout du corridor, qu'on avait accès au logis sans ouvrir la moindre porte, ce qu'il n'avait pas remarqué à sa pre-

mière visite. Il se retrouva dans le vestibule sombre. Cette fois, il s'annonça poliment :

— Monsieur Butor ? Vous êtes là, monsieur Butor ?

Il ne reçut aucune réponse. Il réitéra son appel en se pointant vers le second corridor, croyant que le vieil homme travaillait dans sa serre ; il se buta à nouveau au silence. Ravine s'avança jusqu'à la pièce nimbée de lumière où, sur le seuil, il nomma à nouveau son hôte. Il s'attendait à le voir surgir derrière les branches d'un arbuste en pot, mais il eut beau scruter l'endroit, il ne vit pas la moindre trace de Butor. L'homme était absent.

En plus de l'établi, au milieu des plantes, la serre comptait un second meuble. Sur le seul mur non vitré, Sylvain remarqua une commode surmontée d'une étagère ; des fioles de différentes formes y étaient alignées. Elles renfermaient des liquides et des poudres de couleurs variées ; notre fureteur y chercha en vain une bouteille grise. Une balance, un pilon, un mortier et d'autres objets, que Ravine ne parvint pas à identifier, laissaient croire qu'il s'agissait d'un petit laboratoire. Intrigué, le jeune homme se mit à fouiller la commode : il ouvrit les tiroirs, déplaça des livres, tassa des fioles, mais il ne découvrit rien d'intéressant. Tout près de l'étagère, il fut attiré par un babillard de liège sur lequel étaient épinglées des feuilles de dif-

férentes dimensions, dessins de plantes, griffonnages de formules chimiques, coupures jaunies de journaux, commentaires personnels. Il remarqua, dans le coin droit, une liasse de papier retenue au babillard par de grosses punaises. Visiblement, ces pages avaient été arrachées d'un livre et quand Sylvain les décrocha du tableau de liège, il reconnut tout de suite sa provenance : c'était le chapitre entier sur la cueillette tiré du *Manuel de la Mandragore* ! Butor l'avait extrait du livre pour faciliter son emploi, quand il se déplaçait lors de sa cueillette de mandragores. Car il était évident que le vieil apothicaire l'utilisait : les pages marquées, les paragraphes soulignés, prouvaient que le chapitre avait été lu et relu. De plus, les commentaires écrits à l'encre dans la marge renvoyaient au mode d'emploi du texte qu'une expérience sur le terrain contredisait ou enrichissait. Ainsi, quand Sylvain parcourut le texte et y lut cette phrase «*…beaucoup de mandragores en Italie et principalement dans la Pouille, au mont Saint-Ange ; on en rencontre aussi en Sicile, en Grèce et dans tous lieux chauds et humides du sud de l'Europe et du nord de l'Afrique.* », il vit que Butor y avait ajouté, d'une écriture fine et serrée : « *En fait, on en retrouve partout où il y a des cimetières et des arbres à pendus…*».

Des cimetières ? Des arbres à pendus ? Sylvain en eut des frissons mais, dans son esprit,

cela ne faisait plus aucun doute : la mandragore magique existait réellement ! Le cœur battant, il enfouit les feuillets dans la poche de son veston sans penser aux conséquences de son geste. Craignant de voir surgir Butor, il décida de fuir au plus vite. Il revint sur ses pas vers le corridor, lorsque son regard heurta les pots et les plantes alignés le long des fenêtres, ce qui déclencha chez lui une pensée fulgurante : et si le vieil homme avait déjà cueilli une mandragore ? S'il en avait une en sa possession, dans la serre ?

L'idée d'acquérir cette herbe magique sans prendre le risque de la cueillir stimula Sylvain Ravine. Il chercha de nouveau, examinant tous les pots, scrutant tous les plants, mais à quoi pouvait exactement correspondre une mandragore ? Il avait en tête les images et les croquis tirés du manuel, mais il lui semblait difficile de comparer ces dessins aux branches et aux feuilles qu'il parcourait sur l'établi et sur les rebords des vitres de la serre. Il se fia aux noms de ces plantes identifiées par Butor sur des étiquettes fichées dans la terre. Aucune d'elles ne ressemblait, de près ou de loin, en latin ou dans une autre langue, au mot « Mandragore ».

Déçu, Ravine déambula dans la serre sans se décider à quitter les lieux. Il remarqua alors qu'une porte vitrée donnait accès à l'extérieur. La serre avait été construite sur le palier le plus

bas du toit qui en comptait deux. Sylvain se retrouva dehors où une échelle, appuyée sur la gouttière, permettait de grimper au second palier. Curieux, il s'y engagea. Sur la surface goudronnée, l'air froid lui pénétra les poumons et il eut un léger vertige. Après s'être ressaisi, il arpenta la toiture. Il découvrit alors, alignés contre la cheminée, trois pots en céramique. Sur l'un d'eux, en grosses lettres, était inscrit le mot latin *ATOPA MANDRAGORA*. Sylvain s'empressa d'inspecter le pot avec fébrilité. Il ne contenait que de la terre, aucune tige n'y poussait. Cependant, cette terre avait été remuée, elle était meuble et légère. Butor venait probablement d'y planter une graine. Une graine de mandragore ? Pouvait-on soutirer les semences du fruit de cette plante et créer de nouveaux plants ?

Sans hésiter, Ravine creusa la terre pour y dérober la graine. Après avoir enfoncé presque tout le poing dans le pot, ses doigts heurtèrent un objet de bois qu'il prit pour une racine déjà bien formée. La mandragore était là, en train de pousser. Il ne fallait pas la découvrir et ainsi compromettre sa croissance. Il voulut dégager sa main de la terre lorsqu'il sentit une douleur vive au bout de son index. Il poussa un cri, retira sa main hors du pot, mais elle resta coincée entre la racine et la terre. Quelque chose lui mordillait le doigt et il songea

tout de suite à la plante magique en train de se venger. Il imagina la bestiole, tel un scorpion repoussant. Sa gueule aux dents effilées lui meurtrissait la chair. Sylvain concentra ses énergies pour dégager toute sa main. Il tira avec force une, deux, trois fois ; la main se libéra enfin, mais ne se butant plus à aucune résistance, Ravine s'écroula sur le goudron froid de la toiture. Il crut alors que l'immonde créature, toujours accrochée à son doigt, lui attaquerait tout le corps pour le dévorer. Cherchant à se défendre, il se redressa en agitant sa main engourdie. Il vit alors que son index s'était simplement coincé dans une trappe à souris…

5

Dans lequel Sylvain Ravine expérimente la première méthode de cueillette, dite «du mage»

Notre héros tira une leçon de son ridicule incident. Alors que la plupart des gens auraient considéré cette trappe comme une blague de mauvais goût qui les aurait dissuadés de s'intéresser à la mandragore, Sylvain y vit plutôt un avertissement symbolique : il fallait prendre au sérieux toutes les histoires reliées à cette plante aux multiples pouvoirs et, surtout, rester très prudent en la cueillant.

C'est pourquoi il porta une attention particulière à la lecture du chapitre qu'il venait de voler à Butor. Il prit des notes, médita longuement chacune des méthodes exposées par l'auteur exposait, faisant valoir le pour et le contre des moyens utilisés, mettant à jour les dangers potentiels, les réussites possibles, le matériel disponible. Car on ne cueillait pas la mandragore à la légère, cela était évident. Le